

Bordiga, Gramsci et la révolution russe

I) Bordiga :

A) Russie et révolution dans la théorie marxiste (1954-1955) (extraits)

1) La révolution russe, confirmation éclatante de la validité du marxisme

« Quand la grande révolution bolchevique vainquit, la plupart des vieux camarades et des néophytes, les premiers perplexes, les seconds enclins à l'enthousiasme, n'hésitèrent pas à dresser des louanges, tout en étant, convaincus que les affirmations théoriques du vieux Marx et du vieil Engels avaient reçu un *coup terrible*.

« Nous sommes, nous qui écrivons ici, parmi les rares qui, dans la gloire de l'événement victorieux qui fit trembler dans ses fondements le monde capitaliste, ne virent que lumineuse confirmation d'une doctrine complète et harmonieuse, la réalisation d'une longue, dure, mais certaine attente.

« Après plus de trente ans remplis d'événements difficiles et moins propices à l'enthousiasme révolutionnaire le colosse mondial du capitalisme ayant résisté à la secousse du sous-sol et dominant encore après la deuxième et la plus bestiale guerre mondiale, en revoyant le cours âpre et difficile à interpréter et en le liant — comme le marxisme revendique savoir le faire (y renoncer revient à admettre d'avoir perdu sur toute la ligne) — à la chaîne des constructions de deux siècles ou presque, nous nous sentons cent fois plus certains d'une confirmation de fait de la doctrine, plus certains de ne pas avoir mâchonné de sots, hâtifs, présomptueux et, surtout, lâches démentis à cette ligne inflexible qui, une fois trouvée et acceptée, ne peut être déformée sans trahir ».

2) Octobre, une révolution prolétarienne mais installant un mode de production capitaliste

« En Russie en 1917 – comme en 1905 – les paysans pauvres surent également se soulever, mais la révolution fut conduite avant tout par le prolétariat urbain. *Urbain* comme la bourgeoisie, mais pas *national* comme elle. Le jeune et grand prolétariat russe put avoir comme allié subordonné et contingent les paysans russes, mais il ne pouvait tirer la force d'aller au socialisme que d'une révolution internationale. Dans un pays où une bourgeoisie nationale manquait à ses tâches historiques, le tsarisme fit d'une manière parodique une réforme terrienne bourgeoise. Le prolétariat fit, malheureusement, non pas une révolution socialiste dans son contenu, mais une révolution terrienne bourgeoise. »

« Même une fois parvenu à la thèse selon laquelle le grand prolétariat de Russie a échoué (parce que le prolétariat international a également échoué dans cette tâche) à réaliser la production et la distribution socialistes à la place de la production et de la distribution des marchandises historiquement déjà instaurées par le capital, il n'en restera pas moins que notre thèse est que la révolution d'Octobre a été une révolution *prolétarienne* et non paysanne ou, selon l'expression détestable, *populaire*. Bien plus qu'une révolution du peuple définitivement victorieuse elle a été une révolution de la *classe ouvrière* historiquement défaite.

Voici ce que fut pour nous Octobre : une révolution conduite par la classe ouvrière, donc prolétarienne et donc *socialiste*. Nous n'appelons pas seulement socialiste celle qui fonde le mode de production socialiste, mais aussi celle dans laquelle le prolétariat, après avoir abattu tous les alliés extra-classistes des phases précédentes, conduit seul et contre tous la guerre civile : à ce titre nous qualifions de révolution socialiste la révolution de juin 1848 en France quand le prolétariat tenta d'arracher le pouvoir aux bourgeois et aux petits-bourgeois et tomba dans l'assaut désespéré, ainsi que celle de mars 1871 quand ce même prolétariat ôta le pouvoir aux républicains démopopulaires, le tint trop brièvement pour pouvoir réaliser la transformation économique et succomba à la *confédération* contre-révolutionnaire de tous les États et de toutes les armées, et enfin celle d'octobre 1917 dans la mesure où toute la gamme des partis semi-classistes fut liquidée en un cycle quasi apocalyptique même si l'hésitation du prolétariat international à emprunter la même voie aida le capitalisme international à se sauver et condamna ainsi le pouvoir établi en Russie au triste destin d'y construire le mode de production capitaliste et non socialiste. »

« Pour nous, dépouillés par malheur (mais logiquement pour le matérialisme historique) de la

possibilité de procéder vers l'économie communiste, la lutte pour Octobre, et Octobre, restent la plus grande victoire et la phase la plus grandiose de la Révolution Communiste Mondiale. »

« Ici l'histoire du parti qui conduisit la Révolution russe a donné une des principales contributions avec laquelle l'exposition présente tend à converger. Ces contributions sont pour nous principalement au nombre de deux : la destruction, d'abord doctrinale, puis matérielle, de tous les partis dissidents, passés en série continue à la contre-révolution – la liquidation défaitiste de la guerre nationale. Non seulement ces deux résultats historiques positifs ont eu un poids plus important qu'un troisième résultat, celui de la construction tant vantée du socialisme en Russie, qui a totalement fait défaut ; mais (disons-le encore et tout de suite) ce troisième objectif n'avait aucun sens historique marxiste. Nous pensions depuis 1917 à la destruction du capitalisme international et à la victoire du socialisme et nous luttons pour elles en tant que troisième objectif après les deux autres suivants : défaitisme et liquidation de la guerre à l'échelle européenne – anéantissement à la même échelle de tous les partis renégats et sociaux-traîtres, même s'ils sont ouvriers. Ces deux résultats indispensables ne s'étant pas produits dans ce champ plus vaste, la perspective historique en Europe, et à plus forte raison en Russie, d'ériger le socialisme ne se pose plus parce que la société socialiste comme modèle à exposer est une chose que nous considérons comme une niaiserie dès les premiers bredouillements de notre école déterministe. »

B) Ce qu'est le communisme et ce qu'il n'est pas (extrait de *Dialogue avec Staline* 1952-57)

Le schéma suivant pourra récapituler le difficile sujet du *dialogue d'aujourd'hui* :

Stade de transition : le prolétariat a conquis le pouvoir et doit mettre les classes non prolétariennes hors la loi, justement parce qu'il ne peut pas les « abolir » d'un seul coup. Cela signifie que l'État prolétarien contrôle une économie dont une partie, toujours décroissante, connaît la distribution mercantile et même des formes de disposition privée du produit et des moyens de production (que ceux-ci soient concentrés ou éparpillés). Économie non encore socialiste, économie de transition.

Stade inférieur du communisme, ou si l'on veut, socialisme. La société est déjà parvenue à la *disposition* des produits en *général* et elle les assigne à ses membres au moyen d'un plan de « contingentement ». L'échange et la monnaie ont cessé d'assurer cette fonction. On ne peut concéder à Staline que l'échange simple sans monnaie, mais toujours selon la loi de la valeur, puisse être une perspective d'acheminement au communisme ; cela représenterait au contraire une sorte de rechute dans le système du troc. L'assignation des produits part au contraire du centre et s'effectue sans équivalents en retour. Exemple : lorsqu'une épidémie de malaria éclate, on distribue de la quinine gratis dans la zone sinistrée ; mais à raison d'un seul tube par habitant.

À ce stade non seulement l'obligation au travail, mais un enregistrement du temps de travail fourni et le certificat attestant cette fourniture, c'est-à-dire le *fameux* bon si discuté depuis un siècle, sont nécessaires. Le bon possède la caractéristique de ne pas pouvoir être accumulé. Toute tentative de le faire entraîne la perte d'une certaine quantité de travail sans équivalent. La loi de la valeur est enterrée (Engels : la société n'attribue plus de « valeur » aux produits).

Stade du communisme supérieur que l'on peut aussi appeler sans hésitation plein socialisme. La productivité du travail est devenue telle que ni la contrainte, ni le contingentement ne sont plus nécessaires (sauf cas pathologiques) pour éviter le gaspillage des produits et de la force humaine. À chacun liberté de prélèvement pour sa consommation.

Exemple : les pharmacies distribuent gratuitement et sans restriction la quinine. Et si quelqu'un en prenait six tubes pour s'empoisonner ? Il serait évidemment aussi stupide que ceux qui confondent une infecte société bourgeoise avec le socialisme.

À quel stade Staline est-il arrivé ? À aucun des trois. Il n'en est pas au stade de transition *du* capitalisme au socialisme, mais celui de la transition *au* capitalisme. Chose presque respectable et qui n'a rien d'un suicide ! »

II) Gramsci :

Une révolution contre « Das Kapital » [Extrait du livre de Papaioannou, *Marx et les marxistes*]

[Dès 1916, Gramsci avait condamné l'interprétation traditionnelle, « déterministe » du marxisme. La révolution d'octobre lui est apparue comme un fait « qui bouleversait le marxisme traditionnel en y introduisant, ou du moins en y valorisant, un élément volontaire et libertaire, promis aux plus extraordinaires développements ». La révolution bolcheviste, écrivait-il dès novembre 1917, « est la révolution contre le Capital de Karl Marx » :]

En Russie, le Capital de Marx était plutôt le livre de bourgeois que celui de prolétaires. Il était la démonstration critique de la nécessité fatale que se constituât en Russie une classe bourgeoise, que s'ouvrit une ère capitaliste, que s'y instaurât une civilisation de type occidental avant que le prolétariat pût même songer à sa revanche, à ses revendications de classe, à sa révolution (...). La réalité a fait éclater les schémas critiques dans lesquels l'histoire de la Russie aurait dû se dérouler d'après les postulats du matérialisme historique. Les bolcheviks renient Karl Marx, affirment, par le témoignage de leur action (...) que les postulats du matérialisme historique ne sont pas aussi inébranlables qu'on pouvait le penser. Ils ne sont pas « marxistes », voilà tout ; ils n'ont pas bâti sur l'œuvre du maître une doctrine superficielle, faite d'affirmations dogmatiques et indiscutables. Ils vivent la pensée marxiste, celle qui ne s'éteindra jamais, qui est filiation de l'idéalisme italien et allemand, lequel, chez Marx, avait été contaminé par des éléments positivistes et naturalistes. Et cette pensée reconnaît toujours, en tant que suprême facteur de l'histoire, non les faits économiques bruts, mais l'homme, les sociétés des hommes, des hommes qui se rapprochent les uns des autres, s'accordent entre eux, développent au moyen de ces contacts (civilisation) une volonté sociale collective, comprennent les faits économiques et les jugent, les plient à leur volonté jusqu'à ce que celle-ci devienne le moteur de l'économie, modèle la réalité objective.

Antonio GRAMSCI dans *Avanti*, Milan, 24 novembre 1917.